

REMÈDES MUSICAUX

MICHKA ASSAYAS
BENOÎT DUTEURTRE
ALEXANDRE FILLON

avec la collaboration de Jean-Louis Bachelet

REMÈDES MUSICAUX

De Mozart à Clara Luciani,
200 musiques pour tous les moments de la vie

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN 978-2-283-03511-5

Préface

Quand la musique nous sauve

Comme des adolescents d’hier (et même d’aujourd’hui) nous avons décidé de former un groupe. L’œuvre de notre trio s’intitule *Remèdes musicaux* et répond au désir de faire découvrir les musiques les plus délectables et les plus diverses. Notre bande est d’un parfait éclectisme avec à la guitare Michka Assayas – célèbre auteur du *Dictionnaire du rock* et animateur sur France Inter de « Very Good Trip » – qui recommande d’écouter Nick Drake pour lutter contre le spleen du dimanche soir, Elvis Costello pour se remettre d’une rupture amoureuse ou Otis Redding pour surmonter la flemme d’aller à un rendez-vous. Au micro Alexandre Fillon tient la partie chantée, tout comme il sait dans la vie lutter contre la peur du vieillissement en écoutant Alain Souchon

ou Françoise Hardy, et mieux supporter les embouteillages avec Jean-Patrick Capdevielle. Au piano votre serviteur Benoît Duteurtre – qui, depuis des années, dans son émission « Étonnez-moi Benoît », célèbre les vertus de l'opérette et des classiques méconnus – vous livrera ses conseils en diététique grâce à Jacques Offenbach, vous aidera à résister au harcèlement politique en écoutant Chostakovitch, ou à triompher de vos insomnies avec Chopin et Fauré. Enfin, puisque tout bel album comporte des artistes invités, nous avons été rejoints en chemin par Jean-Louis Bachelet, voyageur singulier au cœur de l'histoire musicale qui nous rappelle que Voltaire écoutait des opéras pour soulager ses douleurs gastriques, que le tango contribue à soigner la dépression nerveuse et que l'œuvre de Mozart augmente notre QI. Tout cela fondé sur des études fort solides !

La question des remèdes musicaux est en effet plus sérieuse qu'il n'y paraît, la musique atteignant, mieux que les autres arts, une zone de notre être où se conjuguent le corps et l'esprit. Quand la littérature en appelle à la perception intellectuelle des choses, l'organisation des sons nous touche physiquement autant que mentalement. Et si notre conscience peut suivre lucidement le jeu des thèmes dans une symphonie ou apprécier les paroles d'une chanson, nous sommes simultanément atteints, au

plus profond de nous-même, par l'effet voluptueux d'un accord, la pulsation d'un rythme ou le timbre d'une voix. En ce sens, les « remèdes musicaux » proposés dans ce livre, avec une part de fantaisie, sont d'un autre ordre que les « remèdes littéraires » déjà rassemblés en un précédent volume. Ces derniers citaient les œuvres des écrivains pour apporter des solutions raisonnées à nos maux, à nos tourments, à nos angoisses. Les remèdes musicaux agissent plutôt comme des drogues à l'effet immédiat, susceptibles de s'emparer de notre personne, de la mettre en joie ou en larmes sans nécessairement passer par le biais d'un récit, mais en faisant frissonner notre chair tout en subjuguant notre esprit. Certains grands esprits, tel Frédéric Nietzsche, ont d'ailleurs mis en avant ces pouvoirs pour désigner la musique comme un art supérieur ; tandis que d'autres, à l'instar d'Emmanuel Kant, ont vu dans cette emprise physique une marque de l'essence inférieure de la musique en regard des arts purement intellectuels.

Quant à notre groupe, porté sans doute par de moins hautes analyses, mais guidé par des années passionnées de découvertes, d'enthousiasmes, d'approfondissements, il a en commun d'avoir toujours perçu la musique comme le meilleur remède aux difficultés de toutes sortes. Il sait que ses pouvoirs nous guérissent de la

banalité même de la vie. À la succession des jours qui pourrait n'être ponctuée que par les nécessités premières de manger, dormir, travailler, la musique ajoute un horizon extraordinaire. Abolissant l'ennui qui nous saisit quand les heures mornes se déroulent, elle nous emporte par ses jeux, ses figures sonores qui colorent le temps et lui donnent un sens. Elle crée des histoires dans le néant et nous convie à découvrir ses beautés orchestrales comme autant de paysages. Elle nous fait jubiler par ses rythmes ; mais elle parvient également à transfigurer la tristesse, quand un chant désespéré devient, par la grâce d'un artiste, un moment de beauté pure faisant couler nos larmes – sans qu'on sache exactement si c'est la mélancolie ou la perfection qui nous transporte. À notre égarement devant l'insaisissable destinée, elle oppose son absolue logique dans l'organisation du temps, des thèmes, des sons assemblés comme un corps vivant. Et même contre l'angoisse de la finitude, la musique suggère que certaines choses nous dépassent et que, derrière la vie apparente, une parole plus mystérieuse s'adresse peut-être à nous... La musique, par son existence même, est un remède au pessimisme physique et moral, c'est pourquoi nous vous invitons sur son chemin enchanté.

Quel remède musical pour... ?

A		Contemplation, atteindre la 71	
Adultère, assumer l' 15		Couple, problèmes de 74	
Affaires, pas doué pour les 16		D	
Amour, chagrin d' 20		Daltonisme 77	
Amoureuses, querelles 23		Danser, envie pressante de 79	
Angoisse, crise d' 25		Découragement 80	
Aphrodisiaque 32		Dehors, bloqué 82	
Arythmie, palpitations 35		Dents, rage de 83	
Assurance, manque d' 37		Désespoir 86	
Auditives, difficultés 44		Détruire, envie de tout 89	
Auto-apitoiement 46		Deuil 91	
Automne, contre l'arrivée de l' 48		Diététique, conseils de 96	
AVC 49		Dimanche soir, spleen du 98	
B		Dispute, se réconcilier après une 99	
Boulimie, souffrir de 53		Doutes, faire disparaître ses 101	
C		Dyscalculie, lutter contre la 103	
Calomnie, se venger de la 55		E	
Campagne, désir de 56		Embouteillages, supporter les 107	
Chaleur, allergie à la 57		Enfants, éduquer ses 110	
Chimiothérapie, suivre une 58		Épilepsie 111	
Concentration, difficultés de 65		Estime de soi, mauvaise 113	
Confinement 68		Éthylisme 116	

Remèdes musicaux

12

Être aimé, attente de l'	118
Euphorie perdue, retrouver l'	119
Exploitation, contre l'	120

F

Faillies, assumer ses	123
Familiaux, différends	125
Fatigue, résister à la	126
Fêtard, trop	127
Fièvre	128
Finitude, angoisse de	129
Flemme, submergé par la	131
Football, remède pour qui n'aime pas le	132
Froid, sensation de	134

G

Grand, envie d'être	137
Grippe	139
Guerre, blessures de	139
Gueule de bois	140

H

Haine, éloigner la	145
Hallucinations	147
Hypertension	147
Hypocondrie	148

I

Imagination, manque d'	151
Impatience	152
Impuissance	155
Indigestion	157
Infériorité, complexe d'	158
Insignifiant, peur d'être	159
Insomnie, combattre l'	161
Isolement	162

J

Jalousie, crises de	165
Jeunesse, nostalgie de sa	167

L

Lundi, déprime du	169
-------------------------	-----

M

Matin, pas du	171
Mauvais sort, conjurer le	173
Meurtre, idées de	174
Migraine	175
Morosité, contre la	181
Mort, peur de la	182
Moustique, piqûres de	186
Musique, addiction à la	189

N

Nerveuse, dépression	193
Nostalgie, entretenir la	194
Nymphomanie	196

P

Panne, tomber en	199
Paralysie	202
Parisiens, survivre aux	204
Partir en vacances, impossibilité de	206
Pays natal, nostalgie du	207
Pep's, manque de	209
Perdu dans l'univers, sentiment d'être	210
Peste, soigner la	212
Petitesse, conscience de sa	214
Plaquer, se faire	216
Précipitation, tendance à la	221
Prématuré, enfant	222
Printemps pluvieux, tristesse d'un	223
Procrastination, lutter contre la	225

Q

QI, augmenter son	229
Quotidien, tracas du.....	230

R

Rendez-vous amoureux, crainte d'un.....	233
Résidence, assignée à	236
Respiratoires, maladies	238
Retraite, peur de prendre sa	239
Ringard, sentiment d'être	243

S

Séduire, (re)trouver le courage de.....	249
Sein, cancer du	251
Sentiments, avouer ses	252
Séparation	253
Solitude, accepter sa.....	256
Spleen.....	258
Suicide, envie de.....	262

T

Tarentule, piqûres de	265
Testostérone, manque de	266
Timidité, vaincre sa	269
Tristesse, surmonter sa	271
Tubes à la mode, ras le bol des.....	272

V

Vacances, annulation de.....	275
Vie plus simple, pour une	276
Vie, sauver une.....	277
Vieillir, peur de.....	279
Volonté, absence de.....	284

Y

Yeux secs, syndrome des	287
-------------------------------	-----

Z

Zen, rester	289
-------------------	-----

A

**Yvonne
Printemps**

« J'ai
deux amants »

Adultère, assumer l'

« Deux amants, c'est beaucoup mieux », chantait Yvonne Printemps sur des paroles de Sacha Guitry. Cette chanson fait partie de *L'Amour masqué*, une comédie musicale écrite dans l'esprit amoral des Années folles. Notre époque, en comparaison, paraît bien conformiste ! Les jeunes mariés croient dur comme fer aux feux de l'amour... puis divorcent dans la haine au premier accroc. La *transparence* se veut préférable aux dissimulations des couples d'autrefois. Que nenni ! Pour Sacha Guitry, la tromperie est un penchant naturel et tout véritable amour suppose quelques arrangements. Son théâtre nous propose un monde parfait où les maris ont des maîtresses et les épouses des amants. Dans d'autres pièces, l'héroïne dédaignant toute relation exclusive, règne en souveraine sur le cœur, le corps et le porte-monnaie des hommes, qui ne s'en montrent que plus

frétilants ! C'est ainsi que l'épouse de Sacha conjugue sans vergogne sentiments et besoins de bijoux, tout en chantant :

Mon Dieu, que c'est bête les hommes !
Ils me donnent la même somme exactement
par mois
Et je fais croire à chacun d'eux
Que l'autre m'a donné le double chaque fois

Ajoutons que la voix d'Yvonne Printemps est irrésistible, qu'elle possède comme personne l'art de parler et de vocaliser à la fois sur la musique d'André Messager, en cette année 1923, beaucoup moins vertueuse que la nôtre.

Mustang
« Le Sens
des affaires »

Affaires, pas doué pour les

Vous n'avez jamais été très doué pour les affaires. Négocier un contrat est pour vous un terrible moment de solitude. Ce n'est certainement pas vous qui allez demander qu'on vous fasse une petite ristourne chez un commerçant ! Le problème est que vous manquez totalement de confiance en vous et que vous sous-estimez continuellement votre valeur commerciale. Vous n'osez jamais bomber le torse et affirmer vos prétentions. Sans même aller jusqu'à

gonfler le devis, proposer la somme qui s'impose et que vous méritez vous semble déjà relever de l'impossible ! C'est simple, vous prenez ce qu'on vous donne, même si c'est peanuts... et en disant merci, en plus ! Ce n'est pas comme ça que vous allez arriver à gagner votre vie, encore moins à faire fortune.

La situation n'a que trop duré, elle vous pèse et vous coupe les ailes. Il vous faut changer ça au plus vite, arracher cette racine qui vous maintient au sol. Il faut peut-être commencer par écouter plusieurs fois d'affilée un piquant morceau du groupe Mustang, le trio rock'n'roll de Clermont-Ferrand. Chanteur charismatique et parolier affûté, Jean Felzine a soigné le texte ironique en diable du « Sens des affaires », le tube de leur troisième album, *Écran total*. Le narrateur de cette entraînante biguine synthé-pop explique qu'il a « de bons parents / de bonnes manières ». Qu'il sait faire un bœuf bourguignon mais qu'il n'a pas le sens des affaires.

Notre homme se sait à côté de la plaque, « pas dans leur giron / sur leur carte routière ». Plus loin, il pousse encore la métaphore :

Non je n'ai pas le sens des affaires
Mais j'connais leur direction
Droit dans mon derrière
Allez mettez-la-moi bien profond

Car je le mérite au fond
Je suis volontaire¹

Le sens de l'humour et de la dérision de Mustang vous pique au vif. Il doit servir de sonnette d'alarme. Vous aider à tourner la page et à relever la tête. Volontaire, vous le serez désormais, mais seulement pour une bonne cause. La vôtre.

1. Auteur-compositeur : Jean Felzine, © ARAG/SONY MUSIQUE PUBLISHING, Éditeur.



À ÉCOUTER EN CAS D'AFFOLEMENT :

Juniore, « Panique »

Magazine, « Shot By Both Sides »

Wire, « I Should Have Known Better »

Tears for Fears, « Mad World »

Prince, « Let's Go Crazy »

Black Sabbath, « Paranoid »

Napoleon XIV, « They're Coming To Take Me Away, Ha-Haaa ! »

The Runaways, « Cherry Bomb »

Arthur Brown, « Fire »

Marilyn Manson, « I Put A Spell On You »

**Flamin'
Groovies**
« You Tore
Me Down »

Amour, chagrin d'

Oui, c'est cruel : tu m'as trompé(e), tu as brisé mon cœur, tu m'as mis(e) par terre. Mais je n'ai pas été exemplaire non plus et sans doute n'ai-je eu que ce que je méritais. La beauté de cette chanson des Flamin' Groovies (« You Tore Me Down », soit « Tu m'as démoli(e) »), c'est qu'au lieu de vous orienter vers la rancœur elle fait éclore en vous une sorte de compassion, voire de tendresse.

Tout le monde se fait du mal, c'est la loi des humains, nul n'y échappe. Mais si l'on se montre quelque peu indulgent à l'égard des faiblesses de l'autre comme on l'est à l'égard des siennes, l'existence peut se révéler plus douce. Et même élever l'âme vers une acceptation apaisée, et pourquoi pas heureuse, des épreuves de l'existence.

Les Flamin' Groovies étaient un drôle de groupe. Ils venaient de San Francisco et avaient eu, pour ainsi dire, deux vies. Au cours de la première, grâce à un chanteur très influencé par Iggy Pop, ils avaient, au début des années 1970, incarné le retour à un rock'n'roll sauvage aux couleurs primaires qui allait ouvrir la voie au raz-de-marée punk. Dans la seconde, à laquelle appartient « You Tore Me Down », sous l'influence de l'excellent chanteur, guitariste

et compositeur Chris Wilson, ils ont, d'une certaine façon, cherché à faire revivre une musique plus tendre et plus innocente : celle de leur adolescence du milieu des années 1960.

Les Flamin' Groovies ont fait renaître dans leur musique les mélodies et harmonies des Beatles au temps où ils portaient encore des uniformes sur scène et les arpèges de guitare carillonnants des Byrds, dans l'esprit d'une nostalgie presque désespérée : celle de retrouver une innocence que l'on sait perdue et que l'on contemple une dernière fois avant de lui tourner le dos à jamais.



À ÉCOUTER EN CAS DE CHAGRIN D'AMOUR :

Robert Wyatt, « At Last I Am Free »

Red Guitars, « Be With Me »

Benjamin Biolay, « Où est passée la tendresse »

Luz Casal, « Historia De Un Amor »

Beck, « Guess I'm Doing Fine »

Bim Sherman, « Missing You »

Boz Scaggs, « Lost It »

Dean Martin, « Return To Me »

The Divine Comedy, « Leaving Today »

Frank Sinatra, « When No One Cares »

LCD
Soundsystem
« I Can
Change »

Amoureuses, querelles

Ça a commencé au restaurant. Il y a eu un micmac dans la commande. Vos plats ne sont pas arrivés et, au bout de trois quarts d'heure, vous et votre moitié, le ventre vide, en êtes déjà à vider votre troisième verre de blanc. Vous avez fait une remarque anodine sur le bruit insupportable autour de vous. L'autre vous a répondu sur un ton exaspéré que dans ce cas-là il aurait mieux valu ne pas sortir du tout et rester une fois de plus sur le canapé devant la télé. Bref, ça s'est vite envenimé et, de retour chez vous, les cris ont fusé et les portes ont claqué.

Il règne désormais dans votre appartement un silence à couper au couteau, où les seuls signes de vie sont les robinets qu'on ouvre ou qu'on ferme. La perspective de vous étendre à côté de l'autre est au-dessus de vos forces. Plutôt dormir sur le canapé en t-shirt et en caleçon que d'affronter ce bloc de froideur hostile qui se couche tous les soirs à côté de vous. Dans vos entrailles, vous ressentez les spasmes d'une relation à l'agonie. Le pire, c'est quand soudain remontent à la surface des images de dîner en amoureux au clair de lune sur la petite place d'un village en Toscane. Elles viennent vous frapper comme un coup de poignard. Que s'est-il passé ? Comment en êtes-vous arrivés là ? Où donc ont disparu les

deux êtres innocents, émerveillés, fous l'un de l'autre, que vous avez été ? Peut-être existe-t-il une prière susceptible de les faire revenir à la vie.

Oui, c'est à portée de main, il suffit d'y croire de nouveau et tout recommencera comme à ce premier jour où vous êtes tombé amoureux. Alors même que le désespoir vous étreint, une foi aveugle vous embrase et une vision folle envahit vos sens : celle d'un bonheur et d'une extase retrouvés. C'est cette situation déchirante que décrit le New-Yorkais James Murphy avec son groupe LCD Soundsystem dans la chanson « I Can Change ». Vous entendez sa voix implorante s'écrier « I can change » sept fois de suite. Oui, je peux changer, je suis prêt à tout changer si ça peut ressusciter ton amour.

Et la magie opère : tout est encore possible, la vie n'est pas finie, peut-être ne fait-elle que commencer. James Murphy et son groupe sont plutôt connus pour des titres dansants, un peu cinglés parfois, où la transe monte de façon insidieuse avant d'exploser dans un tonnerre de cris et de percussions électroniques. Cette chanson occupe toutefois une place à part dans leur répertoire. Très marquée par le style de David Bowie et de son collaborateur Brian Eno durant la période dite « berlinoise » (la seconde moitié des années 1970), « I Can Change » vaut surtout par le contraste entre la froideur austère de l'accompagnement électro et la belle voix haute de Murphy, comme celle d'un enfant de

chœur heurté par la première blessure de sa vie d'adulte. Il n'a pas honte d'en exhiber les affres, ne s'épargnant ni le ridicule ni les outrances.

Mais c'est évidemment le refrain qui vous fait le plus de bien : oui, je peux changer, je peux m'en sortir, je peux surmonter le pire, en couple avec le même, la même ou un(e) autre. Ou peut-être seul(e), après tout. Il n'y a pas de solution idéale. Rien que se le rappeler fait le plus grand bien. Et en être conscient. C'est le principe même de la guérison de tous les maux qu'aborde le modeste ouvrage que vous tenez entre les mains.

Joy Division
« She's Lost
Control »

Angoisse, crise d'

Il existe, paraît-il, un fameux remède de grand-mère contre la gueule de bois du matin : boire, cul sec, un verre de n'importe quel alcool. Une légende absurde et sans fondement, hélas. Mais face à l'angoisse qui, brusquement, vous tord les entrailles et vous paralyse, guérir le mal par le mal n'a rien d'une aberration. Comment imaginer une entrée en matière plus oppressante que celle de « She's Lost Control » ?

Il y a d'abord le son métronomique de ce qu'on imagine une goutte d'eau tombant au fond d'une grotte, réverbéré à l'infini. Puis, la stridulation inquiétante d'un insecte géant et

invisible. Quelques notes sourdes d'une guitare basse, étrangement jouée dans les aigus. La voix qu'on entend résonner, comme tournée vers l'intérieur, est celle d'un homme traqué. Il n'a que quelques minutes pour nous dire son angoisse avant de retourner à son cauchemar.

Étranger à lui-même, il décrit la crise de panique qui, en pleine rue, s'empare d'une femme, anonyme, à laquelle il s'identifie. En français, cela donne : « La confusion dans son regard révèle tout, elle a perdu le contrôle, elle s'accroche au premier venu en lui disant : "J'ai encore perdu le contrôle". »

Joy Division est un nom resté dans la légende. En deux albums, dont un posthume, ce groupe a traversé comme une comète le ciel de ce qu'on a appelé l'« après-punk ». Son chanteur et parolier, Ian Curtis, originaire d'une banlieue ouvrière de Manchester, a mis fin à ses jours en 1980, à l'âge de vingt-trois ans. Son visage, sa voix, sa gestuelle, le son de son groupe, dont les trois survivants ont créé le célèbre New Order, ont brillé comme un soleil noir au cours de ces quarante dernières années. Ils ne s'éteindront jamais.

Ian Curtis avait le don d'éclairer vos âmes d'angoisse et de terreur. Il vous accompagnait comme un ami silencieux, sans trembler, donnant une voix intérieure à ce qui, en vous, vous effrayait. Il vous délivrait de l'indicible. En cela, il a aidé beaucoup d'entre nous à vivre et il continuera à le faire pour les générations futures.



LES ANIMAUX ET LA MUSIQUE

Abeilles

Le son des cymbales ramène les abeilles à la ruche. Selon le docteur Chomet : « Les abeilles échappées de la ruche sont facilement ramenées par le son des cymbales¹. »

Araignées

Un prisonnier observa que chaque fois qu'il jouait du luth dans sa cellule toutes les araignées venaient s'assembler autour de lui pour l'écouter.

Biches

Selon le docteur Pierre Bonnet-Bourdelot, médecin du XVIII^e siècle, les biches sont si sensibles à la voix humaine qu'une simple chansonnette les amène à se coucher, et à accepter toutes les caresses sans réticence.

Chiens

Le violon fait mourir les chiens. De nombreux médecins en ont fait l'expérience. Leurs observations sont rapportées par le chef de service de l'Hôtel-Dieu :

1. H. Chomet, *Effets et influence de la musique sur la santé et sur la maladie*, Paris, Germer-Baillière, 1874, p. 182.





« Un joueur de violon remarqua, un jour qu'il jouait de son instrument, un chien qui se trouvait à ses côtés. Cet animal parut affecté d'une manière si étrange par certain ton, qu'il hurlait horriblement et qu'il semblait éprouver une angoisse cruelle. Le musicien, frappé de cet état, s'arrêta sur ce ton plus longtemps qu'il n'en avait l'habitude, tout en observant attentivement l'animal. Alors celui-ci s'agita violemment, poussa des cris plaintifs, et parut en proie à un malaise insupportable. Le musicien, désireux de connaître la fin de l'expérience, continua le morceau de musique. Alors le pauvre animal, arrivé au paroxysme de la douleur, tomba dans des convulsions atroces, et, sur la persistance de la musique, rendit le dernier soupir¹. »

L'expérience a été renouvelée par le professeur Bonnet, qui put déterminer quel son exact avait produit la mort de l'animal.



Éléphants

Concert du 10 prairial an VI au Jardin des Plantes, où l'on teste l'esprit révolutionnaire de deux éléphants en leur faisant entendre l'air de la « Carmagnole ».



Comment prouver la fonction thérapeutique de la musique, sinon en montrant les effets sur des créatures *a priori* dénuées d'intellect, à savoir les animaux. À la fin de la Révolution, médecins et physiiciens entreprennent d'explorer rationnellement ce qui ne s'appelle pas encore « musicothérapie », en organisant un concert des plus inattendus : le 29 mai 1798, plusieurs naturalistes décident d'étudier l'effet de la musique sur les animaux, en donnant un concert au Jardin des Plantes, concert destiné à Hanz et Marguerite, les deux éléphants que comptait le parc. En voici la recension *in extenso*, tirée de *La Décade philosophique* :



« L'orchestre était établi hors de la vue des éléphants, au-dessus de leurs loges et autour d'une trappe. Ces deux animaux se nommaient,

1. *Ibid.*, p. 183.





le mâle, Hanz, et la femelle, Marguerite. Tout étant prêt, un profond silence se fit ; la trappe fut levée sans bruit et le concert commença par un trio de petits airs variés pour deux violons et basse, en *si* majeur, d'un caractère modéré. À peine les premiers accords se font-ils entendre que Hanz et Marguerite prêtant l'oreille cessent de manger les friandises que leur présentait leur cornac. Bientôt ils s'approchent de l'endroit d'où partent les sons.

Cette trappe ouverte sur leur tête, les instruments de forme étrange dont ils n'aperçoivent que l'extrémité, ces hommes comme suspendus en l'air, cette harmonie invisible qu'ils cherchent à palper avec leur trompe, le silence des spectateurs, l'immobilité de leur cornac, tout leur paraît un sujet de curiosité, d'étonnement, d'inquiétude. Ils tournent autour de la trappe, dirigent leur trompe vers l'ouverture, et, se soulevant de temps à autre sur leurs pieds de derrière, vont à leur cornac lui demander des caresses, reviennent plus inquiets encore, regardent les assistants et semblent redouter un piège.

Mais ces premiers mouvements d'inquiétude s'apaisent, et les deux éléphants n'éprouvent plus d'autres impulsions que celles qui leur viennent de la musique. Ce changement se fait surtout remarquer à la fin du trio que les exécutants terminent par l'air de danse en *si* mineur de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, musique d'un caractère sauvage et fortement accentué, qui leur communique toute l'agitation de son rythme. Dans leur allure tantôt précipitée, tantôt ralentie, dans leurs mouvements tantôt brusques, tantôt soutenus, ils semblent suivre les ondulations du chant et de la mesure. Souvent ils mordent les barreaux de leurs loges, les étreignent avec leur trompe, les pressent du poids de leurs corps, comme si l'espace manquait à leurs ébats. Des cris perçants, des sifflements leur échappent par intervalles. Est-ce de joie ou de colère ? demande-t-on au cornac. Eux, pas fâchés, répond-il.

Cette passion se calme ou plutôt change d'objet avec l'air : *Ô ma tendre musette* exécuté en *ut* mineur sur le basson seul et sans accompagnement. La simplicité tendre de cette romance rendue plus touchante encore par l'accent mélancolique du basson les attire par une sorte d'enchantement. Ils marchent quelques pas, s'arrêtent, écoutent,





viennent se placer sous l'orchestre, agitent doucement leur trompe et semblent aspirer la mélodie.



Il est à remarquer que, pendant toute la durée de cet air, ils ne poussent aucun cri ; leurs mouvements sont lents, mesurés et participent de la mollesse du chant. Mais le charme n'opère pas également sur l'un et sur l'autre. Marguerite est agitée au plus haut degré, tandis que Hanz reste calme, froid et circonspect. Tout à coup on entend les accents gais et vifs de l'air : *Ça ira*, exécuté par tout l'orchestre. Les deux animaux sont saisis d'une sorte de fièvre. À leurs transports, à leurs cris d'allégresse, tantôt graves, tantôt aigus, mais toujours variés dans les intonations ; à leurs sifflements, à leurs allées et venues, on dirait que le rythme de cet air les pousse, les talonne sans relâche et les force d'aller comme lui.



Mais, heureusement, la puissance invisible qui les bouleverse a aussi le pouvoir de les apaiser, et la douce harmonie de deux voix humaines disant un adagio de l'opéra de Dardanus vient calmer la violence de leurs mouvements. Immédiatement après, l'orchestre joue pour la seconde fois l'air : *Ça ira*, avec le seul changement du ton de *ré* en *fa*, et les deux éléphants témoignent la plus grande indifférence. On passe à d'autres airs : l'ouverture du *Devin du village* les excite à la gaieté. "Charmante Gabrielle" les plonge dans une sorte de langueur ; puis on reprend pour la troisième fois le *Ça ira*, mais comme la première fois en *ré*, et alors les mouvements des deux éléphants redeviennent véhéments et agités, surtout ceux de Marguerite.



On interrompt un instant le concert, et on le reprend par de nouveaux airs et de nouveaux instruments. Cette seconde partie est donnée à la vue des éléphants et tout près d'eux. Hanz en somme était resté jusqu'alors assez calme. La « Musette de Nina » jouée sur la clarinette seule semble le plonger dans le ravissement, et la même clarinette ayant passé sans interruption à la romance : *Ô ma tendre musette*, son émotion ne fait que croître.



Mais le charme paraît s'évanouir tout à coup lorsque l'orchestre répète pour la quatrième fois l'air : *Ah ! ça ira*. Les deux éléphants montrent alors la même indifférence et sont également insensibles aux sons du





cor qu'ils n'avaient point encore entendu seul, et par lequel on termina le concert. »



Lézards

Les airs d'opéra italien attirent les lézards. Le docteur Chomet raconte qu'il fredonnait un jour un air d'opéra italien, alors qu'il marchait dans la campagne. « J'entendis un frôlement de feuilles sèches qui me fit frissonner. Je portai mes regards du côté où venait le bruit, et je me vis entouré d'une quantité considérable de petits lézards gris-verdâtres. Au mouvement que je fis, ces animaux prirent la fuite. Je n'y fis plus attention. Je me mis à siffler l'air que j'avais fredonné d'abord, et mon étonnement fut grand en voyant revenir autour de moi les auditeurs de l'instant d'auparavant. Au mouvement de leurs flancs, à l'expression de leurs yeux, je crus reconnaître, chez eux, une sensation de plaisir¹. »

Rats

Autrefois, j'ai vu à la foire Saint-Germain des rats danser en cadence sur la corde au son des instruments, étant debout sur leurs pattes de derrière, et tenant des petits contrepoids, de même qu'un danseur de corde.

Tigres

Selon Pierre Bonnet-Bourdelot, auteur d'un des premiers ouvrages sur les effets de la musique, les tigres sont les seuls animaux que la musique met en fureur : le moindre son les rend fous, révélant le caractère fondamentalement et irrémédiablement féroce de ces fauves.

1. *Ibid.*, p. 182.



Nine Inch
Nails

« The Perfect
Drug »

Aphrodisiaque

Vous n'êtes pas du genre à aimer le sexe fleur bleue. Parfois, vous préférez l'amour qui fait *bing* ! En tout cas, ce soir vous avez les nerfs en pelote. L'objet de votre désir vous manque. Pire, il vous échappe. Va-t-il/elle venir ce week-end, ce soir ? À quelle heure ? Vous ne savez jamais. Vous regardez votre téléphone : toujours pas de texto. Dans quoi vous êtes-vous encore fourré(e) ? Ce qui est sûr, c'est que cet objet, qui sans cesse se dérobe, vous hante et vous obsède. Est-ce de l'amour ou bien de la haine ? Vous ne savez même plus. Mais en fait si, vous le savez très bien : les deux à la fois. Vous aimez être sa proie, voilà votre honteux secret ! Il/elle est pour vous la drogue parfaite.

« The Perfect Drug » est le titre d'une chanson de Nine Inch Nails. Et ce qui est bien, c'est que celle-ci marche dans les deux sens : si votre vœu est exaucé, elle sert d'aphrodisiaque idéal, et s'il ne l'est pas et que le manque continue à vous tarauder, elle apporte à votre attente quelque chose de sexy et même d'enivrant. L'auteur de ce vénéneux chef-d'œuvre est un visionnaire de la musique apparu à la fin des années 1980. Trent Reznor, alias Nine Inch Nails. Ce garçon d'alors environ vingt-cinq ans est, à l'origine, un musicien de

formation classique, capable de maîtriser le piano, le tuba et le saxophone. Mais la solitude et le mal-être l'ont vite submergé. Banlieusard livré à lui-même, il a tôt plongé dans l'informatique et d'autres drogues moins légales. Vibrant à une certaine pop électronique froide mais exaltante venue d'Angleterre, il y a ajouté des sonorités violentes issues de la musique industrielle, et aussi des thèmes de désespoir violent, de haine de soi et d'autodestruction.

Des cinéastes comme Oliver Stone et David Lynch se sont pris de passion pour ses paysages musicaux, à la frontière du cauchemar et de l'hallucination. « The Perfect Drug » est la chanson par laquelle commence la bande originale du film de ce dernier, *Lost Highway*, où l'on peut également entendre des œuvres du compositeur new-yorkais Angelo Badalamenti et un des chefs-d'œuvre de David Bowie, « I'm Deranged ». Mais rien n'égale la fièvre de Trent Reznor quand il s'écrie, entre rage et extase : « You are the perfect drug ! » Un refrain que vous êtes prêt(e) à entonner, quoi qu'il arrive. Oubliez le pire, qui n'est pas toujours sûr, et avouez-le : cette impulsive euphorie vous aura fait un bien fou !

Sade
Best Of

Elle vient dîner chez vous ce soir. L'heure est grave. Vous avez fait minutieusement les courses, et êtes en cuisine depuis la première heure. Le vin a été choisi avec soin chez votre

caviste favori. Les fromages sont déjà disposés sur le plateau. Pour le plat, plutôt que de la viande, vous avez opté pour du poisson : un merlu fourré au beurre, à l'échalote et aux herbes – avec une bonne dose de sauge. Vingt minutes au four, servi avec des pommes de terre à la vapeur et des champignons. Simple et efficace. En dessert, simple et efficace également : des fraises de Plougastel.

Avant son arrivée, vous allumerez une bougie parfumée au cèdre pour l'ambiance. Et la musique ? Pas question de songer à mettre en fond sonore du Led Zeppelin ou du Deep Purple. Après une longue réflexion, vous avez sorti le *Best Of* de Sade. Depuis la découverte de *Diamond Life*, son premier album paru en 1984, vous n'avez jamais cessé de goûter la douceur et la chaleur de sa voix sur les titres de ces merveilles que sont « Promise », « Stronger Than Pride », « Love Deluxe », « Lovers Rock » et « Soldier Of Love ». Des disques élégants, intemporels, inusables qui vous font inmanquablement vous sentir bien. La musique de Sade est d'une rare sensualité. Elle distille un climat doux et enveloppant propice à la détente et au rapprochement. Dès les premières mesures, vous frissonnez. La soirée promet d'être belle...

Erroll Garner
Trois minutes
suffisent

Arythmie, palpitations

Quand votre cœur s'emballe et perd le tempo, quand sa pulsation se transforme en agitation désordonnée, vous souffrez peut-être d'arythmie. Le plus souvent sans grande conséquence, jusqu'au moment où le battement retrouve sa régularité... Pour tirer profit de ces minuscules dérèglements, rien ne vaut l'écoute du jeu d'Erroll Garner qui s'y entend, au piano, pour maîtriser tous les déraillements de la pulsation et qui a su en faire un style. Tandis que la main gauche, imperturbablement, ponctue les quatre temps, on dirait que la main droite s'enfuit en avant ou s'attarde en arrière, avant de rejoindre le tempo. À d'autres moments, la mélodie tout entière semble flotter en dehors du temps.

Erroll Garner, par sa jovialité d'homme et de musicien (on l'entend éructer dans ses enregistrements), est parfois vu comme un simple divertisseur ; les fous de virtuosité lui préfèrent le volubile Art Tatum ou le véloce Oscar Peterson, mais nombre de grands musiciens ont reconnu en Garner un fascinant rythmicien, à mi-distance entre Stravinsky et le piano-bar.

Il ne savait pas lire la musique, jouait de ses grandes pognes étonnement plates avec une technique inventée sur pièce. Le plus souvent, il se produisait en trio avec une basse et une

batterie qui permettent au piano de s'affranchir de la mesure ordinaire. Dès ses premiers chefs-d'œuvre – comme *Frantonicity* – il explore un terrain personnel entre le régulier et l'irrégulier, et met au point cet étonnant système où l'accompagnement joue les métronomes tandis que la mélodie fait tout ce qu'elle veut.

Dans ses versions de *Mack The Knife*, *Girl Of My Dreams* ou *Avalon*, une introduction chaotique prépare la démonstration. Puis, la machine se met en marche : la main gauche galope sans s'interrompre, ponctuant parfois sa course d'accents inattendus et pendant ce temps-là, sans aucune règle, la main droite s'en va toute seule, part à la pêche, accomplit quelques arabesques, prend le soleil, puis retrouve plus tard le morceau d'où elle s'en était allée. Après avoir plaidé le divorce pendant quelques mesures, elle revient épouser sa sœur et transforme notre inquiétude rythmique en jubilation, étonnement, et plaisir de s'aventurer si librement à côté du métronome pour finir à l'unisson.

**Richard
Strauss**

« Also Sprach
Zarathustra »

Assurance, manque d'

Richard Strauss n'était pas loin de se prendre lui-même pour le héros nietzschéen. Il avait quelques bonnes raisons, à commencer par son époustouflant génie. De fait, la célèbre introduction d'*Ainsi parlait Zarathoustra* – quelques notes se prolongeant dans un accord parfait grandiose ! – est une des idées les plus simples et les plus puissantes de toute l'histoire musicale. Abondamment recyclée par le cinéma, Stanley Kubrick en tête, elle procure à chaque auditeur ce même sentiment d'hyperpuissance.

Deep Purple

« Speed
King »

Rien de tel que le hard rock anglais pour se jeter dans l'action. Voici un bol d'énergie pure du début des seventies où la pop donnait toute sa mesure. Comme souvent chez Deep Purple, la simplicité des lignes a quelque chose de baroque, à la Vivaldi, surtout dans le morceau qui ouvre l'album *Deep Purple In Rock* : une introduction d'orgue très XVIII^e siècle, après laquelle s'embrase immédiatement le feu de la guitare de Ritchie Blackmore, de l'orgue de Jon Lord et de la voix de Ian Gillan. Ça vaut toutes les lignes de coke et tous les remontants !

Georges Bizet

« Toréador »

Pour affronter des situations vraiment périlleuses, la meilleure solution consiste à chanter

sa propre gloire, tel Escamillo, le torero qui, dans le dernier acte de *Carmen*, met toute la puissance de sa voix de baryton au service de ses exploits à venir dans l'arène ensoleillée. C'est ainsi, dans les chants de combat comme dans les chœurs guerriers, nombreux à l'opéra, que les hommes se promettent de vaincre et parviennent à renverser les montagnes.

Fernandel
« Un homme »

Cette chanson de 1937 figure dans une opérette tirée de la nouvelle de Maupassant *Le Rosier de Madame Husson*. Fernandel y joue le rôle d'Isidore, le niais du village, célébré comme un modèle de chasteté... avant de se transformer, contre toute attente, « en dur, en vrai, en séducteur » : un de ces rôles de canaille où le comique marseillais excelle et nous fait hurler de rire.



ATTENTION AUX EFFETS NÉFASTES DE LA MUSIQUE !

À ne pas écouter quand on va mal : l'oratorio *Vestale* de Spontini

Dans ses mémoires, Berlioz aborde largement la question de l'effet parfois néfaste de la musique sur les sens. Il parle d'un jeune musicien provençal qui, sous l'empire des sentiments passionnés qu'avait fait naître en lui la *Vestale* de Spontini, ne put supporter l'idée de rentrer dans notre monde prosaïque ; il prévint par lettres ses amis de son dessein, et après avoir encore entendu le chef-d'œuvre, objet de son admiration passionnée, pensant qu'il avait atteint le maximum de la somme de bonheur réservée à l'homme sur la Terre, un soir, à la porte de l'Opéra, il se brûla la cervelle.

Le mode phrygien est à proscrire lorsqu'on est en état d'ébriété : il peut inciter au meurtre

Pythagore rapporte que Quintilien, observant un jeune homme pris de vin, et animé par le son d'un instrument phrygien, près d'user de violence envers une famille honnête, « conseilla au musicien de changer de ton, et de substituer dans ses chants des vers spondées aux dactyles, et au même instant, la gravité de cette musique calma l'emportement du jeune homme égaré ».

De la même manière, Galien attribua à Damon, musicien grec, « le changement de certains jeunes gens ivres, qu'une joueuse d'instruments égyptiens avait rendu furieux, en conseillant de changer le mode phrygien (harmonie grecque) contre le dorien, et leur fureur se calma ». Ce fameux mode phrygien a été aussi celui que Timothée pratiqua « pour exciter l'ardeur d'Alexandre le Grand ».





La musette, ancêtre du biniou, provoque des incontinenances urinaires

Boyle rapporte qu'un chevalier gascon « ne pouvait retenir son urine au son de la musette, aucun autre instrument ne produisait sur lui cet effet ».



Dans le chapitre des incontinenances provoquées par la musique, on peut aussi citer Gustav Mahler qui s'oubliait dès qu'il entendait de la musique militaire.

Dans une autre chronique, Scaliger, médecin breton, rapporte qu'un jeune homme éprouvait un besoin si pressant quand il entendait le son de la cornemuse qu'il ne pouvait se soustraire à la nécessité absolue de le satisfaire. Un jour qu'il était au milieu d'une nombreuse compagnie, un de ses amis fit subitement entendre le son de l'instrument, le pauvre gentilhomme, pris à l'improviste, « répandit sur ses chausses, en présence de toute la compagnie témoin de sa honte et de sa confusion¹ », le liquide qu'il ne put retenir.



Expériences sur la musique de Beethoven



De nombreuses expériences furent tentées au milieu du XIX^e siècle pour vérifier ce qu'affirmait Beethoven : « Celui qui pénétrera le sens de ma musique sera délivré de la misère où se traînent les hommes. »

Tout commença par un incident survenu lors d'une représentation de la *Symphonie en ut mineur* du grand compositeur, à laquelle assistait la célèbre Malibran, l'une des plus grandes cantatrices de cette époque. Alors qu'elle entendait cette symphonie, semble-t-il pour la première fois, « elle fut saisie de convulsions telles qu'il fallut l'emporter en dehors de la salle ».

Le phénomène fut confirmé dans divers hôpitaux de Paris. Le professeur Chomet, de Bicêtre, raconte : « Une demoiselle de 18 à 19 ans,



1. *Ibid.*, p. 196.





grande, belle, d'une sensibilité nerveuse très prononcée, se trouvait en soirée dans une maison où j'étais aussi. On exécutait alors un quatuor de Beethoven. Ce quatuor qui succédait à plusieurs morceaux de Mozart, lesquels n'avaient produit aucune impression sur la jeune fille, l'impressionna vivement. Elle éprouva d'abord un malaise général, puis une très grande fatigue, suivie de quelques mouvements nerveux. Ces symptômes, supportés d'abord avec courage, augmentèrent d'intensité, et à un moment donné de la musique, la jeune fille n'y pouvant plus tenir poussa un cri et tomba dans de violentes convulsions. On s'empresse auprès d'elle, on la transporte dans une pièce voisine. Les mouvements convulsifs s'apaisent, mais une complète catalepsie s'empare de tout son corps. On ordonne alors de cesser la musique, car la malheureuse est proche de succomber. Mais l'accès, quoi qu'on fît, dura plus de deux heures. »



Wagner rend malade, selon Nietzsche

« Mes objections contre la musique de Wagner sont des objections physiologiques ; à quoi bon les déguiser encore sous des formules esthétiques. L'esthétique n'est autre chose qu'une physiologie appliquée. Je me fonde sur le "fait" que je respire difficilement quand cette musique commence à agir sur moi ; qu'aussitôt mon *pied* se fâche et se révolte contre elle : mon pied a besoin de cadence, de danse et de marche, mon pied demande à la musique, avant tout, les ravissements que procurent une *bonne* démarche, un pas, un saut, une pirouette. Mais n'y a-t-il pas aussi mon estomac qui proteste ? Mon cœur ? La circulation de mon sang ? Mes entrailles ne s'attristent-elles point ? Est-ce que je ne m'enroue pas insensiblement ? Pour entendre Wagner, j'ai besoin de *pastilles Géraudel*... Et je me pose donc la question : mon corps tout entier, que *demande-t-il* en fin de compte à la musique ? Car il n'y a pas d'âme... Je crois qu'il demande un *allègement* : comme si toutes les fonctions animales devaient être accélérées par des rythmes légers, hardis, effrénés et orgueilleux ; comme si la vie d'airain et de plomb





devait perdre sa lourdeur, sous l'action de mélodies dorées, délicates et douces comme de l'huile. Ma mélancolie veut se reposer dans les cachettes et dans les abîmes de la *perfection* : c'est pour cela que j'ai besoin de musique. Mais Wagner rend malade. »

Nietzsche contre Wagner (1889),
trad. Henri Albert (1908)



Bizet guérit, selon Nietzsche



« J'entendais hier – le croirez-vous ? – pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet. Comme un ouvrage pareil vous rend plus parfait ! On devient soi-même un “chef-d'œuvre”. Et vraiment, toutes les fois que j'ai entendu *Carmen*, il m'a semblé que j'étais plus philosophe, meilleur philosophe, qu'auparavant : je devenais si longanime, si heureux, si indien, si rassis... Cinq heures de fauteuil : première étape vers la Sainteté ! – Oserais-je le dire ? L'orchestration de Bizet est presque la seule que je supporte encore. Cette autre orchestration que l'on exalte à présent, l'orchestration wagnérienne, à la fois brutale, factice et naïve, à quel point elle est déplorable pour moi, cette orchestration wagnérienne ! Je l'appelle un Sirocco. Une sueur fâcheuse se répand sur moi. *Mes bons moments* ont disparu.



Cette musique de Bizet me paraît parfaite. Elle approche avec légèreté, avec souplesse, avec politesse. Elle est aimable, elle ne donne pas la sueur. “Ce qui a du mérite est facile, et les dieux ont les pieds légers” : c'est la première thèse de mon Esthétique. Cette musique est cruelle, raffinée, pleine de fatalisme : elle demeure quand même populaire – son raffinement est celui d'une race, et non pas d'un individu. La musique de Bizet est riche. Elle est précise. Elle construit, elle organise, elle est achevée : par là même elle s'oppose au polype de la musique, à la “mélodie continue”. A-t-on jamais entendu sur la scène des accents d'une douleur plus tragique ? Et comment sont-ils obtenus ! Sans grimace ! Sans faux-monnayage ! Sans la *duperie* du grand style ! Enfin : cette musique accorde à l'auditeur ses qualités de créature intelligente,





même au point de vue musical – et en cela, elle est bien l’antithèse de Wagner, qui fut le génie le plus *malappris* du monde, en tout état de cause... Bizet développe ma fécondité. Le Beau développe toujours ma fécondité. C’est la seule gratitude et la seule démonstration que je mette au service du Beau. »

Le Cas Wagner (1888), trad. Halévy et Dreyfus (1892)



John Cage

*Quatre
minutes trente-
trois secondes
de silence*

Auditives, difficultés

On peut voir John Cage comme un joyeux plaisantin ou comme un profond génie. Dans les années 1960, le compositeur américain faisait courir l'élite intellectuelle à des concerts... durant lesquels il fumait la pipe en corrigeant ses partitions face au public, tandis que la chanteuse Cathy Berberian mangeait un plat de spaghetti qu'elle venait de faire cuire sur scène, suscitant les rires d'une partie des spectateurs, et la colère des autres.

Ce drôle de musicien, disciple d'Erik Satie et de Marcel Duchamp, a néanmoins ouvert les portes d'un art nouveau en désignant tout événement sonore... voire silencieux comme une œuvre potentielle. Son morceau intitulé *4'33"* (ou *Quatre minutes trente-trois secondes de silence*) invite le pianiste à rester assis devant son instrument sans rien faire pendant la durée spécifiée. Dans cette œuvre de 1952, le compositeur a même pris le soin de diviser son silence en trois mouvements – ce qui rappelle d'autres expériences de l'époque, comme le film de Guy Debord, *Hurléments en faveur de Sade*, réalisé la même année et qui s'achève par une séquence de vingt-quatre minutes, sans acteurs, sans paroles, devant un écran entièrement noir. Idéal pour les aveugles ! De même, les *4'33"* de

John Cage constituent l'un des rares morceaux de musique accessible aux sourds et malentendants qui peuvent l'entendre dans sa version la plus pure.

Provocateur né, Cage avait montré son imagination, au début de sa carrière, en inventant le « piano préparé ». Divers objets accrochés entre les cordes de l'instrument (punaises, morceaux de papier ou de carton) créaient d'étranges sonorités évoquant des boîtes à musique ou des polyphonies africaines. Dans *4'33"*, la plaisanterie a aussi une fonction sonore : éveiller l'intérêt de l'assistance pour tous les bruits parasites, toussotements, signes d'agacement qui renversent le rapport entre la scène et la salle. Dans d'autres œuvres fondées sur des notes longuement tenues, Cage invite l'oreille à s'intéresser aux infimes variations du son et ouvre la voie à ce courant nouveau de la musique qu'on baptisera « minimaliste ». Grâce à ses expériences, La Monte Young, Terry Riley, puis Philip Glass et Steve Reich oublieront les sophistications de la « musique contemporaine », pour découvrir une nouvelle simplicité, et donneront à l'école américaine une influence prééminente qui s'étendra de l'avant-garde classique jusqu'à celles du jazz et du rock.

**Brigitte
Fontaine**
« Conne »

Auto-apitoiement

Vous vous détestez. Vous n'avez pas mis la robe qu'il fallait, vous vous êtes trop maquillée (ou pas assez), votre coiffeur vous a ratée et ces sandales compensées vous donnent une démarche de pingouin... Quand vous avez mis la clé de contact et que vous avez passé la première, vous le saviez, mais c'était déjà trop tard. À ce premier rendez-vous, tout est allé de travers : vous avez ri au mauvais moment, vous êtes passée pour une inculte en disant « omnibulée » (un mot qui n'existe pas) à la place d'« obnubilée » (qui existe) et vous n'avez rien trouvé d'intéressant à dire. Comme d'habitude, votre timidité a dû passer pour de l'arrogance.

En plus, quand vous vous êtes éclipsée entre le dessert et le café, vous vous êtes aperçue qu'un bout de salade vous était resté coincé entre les dents. Bref, c'était un fiasco : ce rendez-vous n'aura pas de suite. Mais comment peut-on être aussi nulle ? Comment tout rater à ce point ? Pourquoi faites-vous toujours les mauvais choix dans votre vie ? La liste des questions est longue quand, écrasée dans votre canapé devant une série nulle dont vous avez coupé le son, vous vous apitoyez sur votre propre sort.

Eh bien, le moment est peut-être venu de tout désamorcer par un fou rire salvateur. « Je suis malheureu-eu-eu-eu-eu-se... » s'écrie Brigitte Fontaine dans un bêlement lamentable. Avant de se cracher à la figure tout le mépris qu'elle se voue :

Conne
Je suis passée à côté de l'amour
L'amour
Quand il s'est présenté à moi
Avec sa Mercedes rose bonbon
Et sa poitrine nue et dorée
Je l'ai laissé sur le bord de la route
Et je suis montée dans une 2 chevaux pourrie
Où y'avait un chien qui puait
Conne¹

La musique, créée par Étienne Daho en compagnie de son collaborateur Arnold Turboust, est une transe funky psychédélique qui vous donne envie de danser jusqu'à tout oublier. Ce personnage, c'est vous, en mille fois pire, évidemment. Écouter cette voix qui évoque une clocharde punk désaxée et avinée sortie du métro parisien en train de se lamenter à haute voix sur l'échec de sa vie a de quoi vous sauver du pire.

1. Auteur-compositeur : Brigitte Fontaine, © WARNER CHAPPELL MUSIC FRANCE, ALLO MUSIC, ÉDITIONS, Éditeur.

Confrontée au ridicule de vos petits malheurs dérisoires, il vous sera impossible de ne pas lâcher un début de rire nerveux. Qui marquera le début de votre délivrance. Et vous permettra, plus tard, de vous présenter, rayonnante et insouciante, au rendez-vous suivant. Qui marchera forcément mieux !

Ce remède est aussi valable pour les hommes, sans nécessité d'y ajouter de l'écriture inclusive.

The Stranglers
« Always
The Sun »

Automne, contre l'arrivée de l'

L'été avait été divin. Du soleil mais pas de canicule ; juste ce qu'il faut. Il y avait eu les déjeuners et les dîners entre amis, les grandes salades et les sardines grillées. Des baignades le soir avec l'être aimé avant, une fois séchés, de déguster ensemble une douzaine d'huîtres et quelques verres de vin blanc – ce muscadet naturel dont on ne se lasse pas, le délicat amphibolite – au bord de l'eau. Dans la voiture, en rentrant de la plage on écoutait Dean Martin et Dusty Springfield la fenêtre ouverte. La perfection était proche.

Mais les meilleures choses ont une fin. Voilà qu'arrive la rentrée, l'automne. Il faut se décider à ranger les espadrilles dans le

placard, à prendre de bonnes résolutions. Et puis au fond, l'automne c'est très bien aussi. Pour rester léger, garder un peu d'été dans la tête, on recommande d'écouter un morceau des Stranglers. Sorti en 1986, « Always The Sun » est l'un des tubes tardifs du groupe anglais. On est loin des éclats punk du début, ou de l'élégance langoureuse et synthétique des titres de l'album *Feline*. Les Stranglers se font ici plus légers. La voix de Hugh Cornwell le répète, les chœurs de Jean-Jacques Burnel également : « There's always the sun / There's always the sun / Always, always always the sun. »

Il n'en faut pas plus pour oublier les premières gouttes de pluie qui commencent à tomber, pour balayer les soucis d'un revers de la main. Le sourire revient en un clin d'œil ! Le soleil aussi.

Son du piano

AVC

Jusqu'à une date récente, on ne parlait pas d'« AVC » mais d'« apoplexie ». Ce terme revient souvent dans les ouvrages du XIX^e et du début du XX^e siècle. Le docteur Chomet, médecin de l'époque de Louis XVI, raconte comment il a guéri une attaque cérébrale par le piano :

[...] quelques jours se passèrent dans l'anxiété et la crainte d'un événement malheureux ; le mieux cependant se prononça, et le malade put, tant bien que mal, exprimer ses désirs et faire connaître ses volontés. L'amélioration fut chaque jour plus sensible, mais il restait encore de l'assoupissement, quelquefois de l'agitation et très souvent de la fièvre.

Dans cet état, le malade manifesta le désir d'entendre de la musique. Sa fille fut engagée à se mettre au piano, et ce ne fut pas sans inquiétude qu'elle souscrivit à la demande de son père. Aux premiers accords, celui-ci, jusque-là assoupi et taciturne, se réveilla ; une expression de plaisir se répandit sur son visage, ses lèvres s'agitèrent et sourirent, et, joignant les mains, il semblait aspirer avec un bonheur indicible les sons qui lui venaient du salon. Pendant toute la durée du morceau de musique, le calme avait été parfait, un sentiment de bien-être s'était manifesté jusqu'au soir, où le mieux, quoique moins sensible, n'avait cependant été troublé par aucun phénomène inquiétant. Ce premier essai avait procuré au malade trop de contentement et trop de soulagement pour n'être pas renouvelé.

Le lendemain donc, j'assistai à la nouvelle séance, et je restai vraiment surpris et étonné des effets dont j'avais été témoin. Alors chaque jour eurent lieu de nouvelles répétitions ; au caractère grave et sérieux de la musique des premiers jours succédèrent

des morceaux de rythme et de caractère différents, et le piano passa du salon dans la chambre à coucher du malade. L'amélioration se prononça chaque jour davantage, la convalescence marcha régulièrement, et la guérison fut rapide¹.

1. *Ibid.*, p. 221.

B

Anton
von Webern
*Œuvre
complète*

Boulimie, souffrir de

Les gros appétits croient que tout est affaire de quantité, qu'un repas vaut par l'abondance, tout comme l'œuvre d'un compositeur. Les compositeurs les plus importants seraient donc les plus prolifiques, tel Telemann et ses six mille partitions dont cent oratorios, ou Villa-Lobos et ses mille trois cents numéros d'opus (dix fois plus que Beethoven). Ils sont certes dignes d'admiration ; mais cela n'empêche pas une œuvre de pouvoir être minuscule et géniale – de même qu'une alimentation frugale et raffinée peut offrir de grandes satisfactions.

Le catalogue d'Anton von Webern, un des principaux maîtres du « dodécaphonisme », ne compte que trente et un numéros d'opus, pour une durée totale de quelques dizaines de minutes. Pourtant, Webern n'est pas mort si jeune. Il était âgé de cinquante-six ans. Ses premières œuvres, encore influencées par le

romantisme, sont en outre les plus développées, tandis que les plus marquantes, composées dans sa maturité, ne dépassent généralement pas une poignée de secondes : dix minutes pour son unique *Symphonie* op. 21 (en deux mouvements) ; cinq minutes pour les *Cinq pièces pour orchestre* op. 10 ; huit minutes pour le *Quatuor à cordes* op. 28.

Chacune constitue néanmoins une merveilleuse miniature de la musique sérielle à l'âge des balbutiements. Car Webern a compris d'instinct que la technique de composition conçue par son maître Arnold Schönberg, et fondée sur des figures géométriques, fonctionne mieux si l'on réduit la matière sonore à presque rien : quelques dessins musicaux se déploient, se renversent, se superposent et s'opposent dans un jeu perceptible par l'auditeur. La pureté quasi mathématique de cet art en fera le modèle de la génération « postsérielle » des années 1950, Pierre Boulez en tête. Mais les disciples ne seront pas toujours aussi avisés, appliquant les principes de Webern à des compositions trop touffues où le mélomane ne comprend plus rien. L'œuvre d'Anton von Webern demeure ainsi, dans sa singularité, en plein milieu du xx^e siècle, comme une forme d'apogée de l'art minuscule.

C

Bob Dylan
« Idiot Wind »

Calomnie, se venger de la

Des semaines, des mois que ça dure. Les conversations se figent sur votre passage, les têtes se détournent quand vous dites bonjour. Des rumeurs ineptes courent sur votre compte. Vous auriez déplacé une borne, obstrué un chemin vicinal, installé une antenne interdite, pulvérisé des produits toxiques. Vous savez bien que vous n'avez rien fait de tout ça, vous seriez même plutôt du genre légaliste et scrupuleux. Mais rien à faire : vous êtes l'étranger, l'intrus, et dans ce petit coin qui semblait paradisiaque la calomnie vous poursuit.

Bien sûr, pour vous venger, il existe « La Mauvaise Réputation » de Georges Brassens : « Non, les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux... » Mais c'est un peu trop sage. Bob Dylan va plus loin. Bob Dylan va d'ailleurs toujours plus loin. Parce que, comme il a pu l'avouer, il a su accueillir le

chaos en lui. Dans « Idiot Wind », on l'entend se déchaîner avec une espèce de fureur ricaneuse contre tous les bruits malveillants courant sur son compte, et s'amuse à les amplifier jusqu'au délire.

Il faut entendre Dylan cracher son mépris pour le vent d'idiotie qui souffle à son encontre. On croirait la tirade d'un personnage shakespearien qui se déchire devant vous. Il parvient à donner une voix inespérée à la souffrance et à la rage qui vous torturent. Face à cette horreur, votre désir serait plutôt de fermer votre cœur, vos yeux et vos oreilles pour dormir en paix. Dylan, lui, ouvre le rideau et dirige les projecteurs sur la scène du crime. En plongeant la tête la première dans cette abjection et en riant le dernier, il vous venge et vous permet de toiser ceux qui vous traînent dans la boue, la tête haute.

**Ludwig
van Beethoven**
Symphonie
Pastorale

Campagne, désir de

C'est le modèle du genre. Beethoven, citadin viennois, ne songeait pas à accomplir de grands voyages. Il aimait se promener dans la campagne avoisinante, découvrir les villages, les forêts et les champs qui entourent la capitale autrichienne. Il y cultivait sa misanthropie en affirmant : « J'aime

mieux un arbre qu'un homme. » Cette campagne familière inspire sa *Symphonie n° 6 en fa majeur*, dite « pastorale » avec ses mouvements aux titres explicites. L'allegro décrit l'« éveil d'impressions agréables en arrivant à la campagne » ; puis l'admirable mouvement lent une « scène au bord du ruisseau » à la fin de laquelle on entend trois chants d'oiseaux – rossignol, caille et coucou. Dans le troisième mouvement, une « joyeuse assemblée de paysans » souligne que Beethoven ne détestait pas complètement l'humanité. Puis une tempête spectaculaire nous rappelle que la nature n'est pas toujours bienveillante... Tout s'achève par des « sentiments joyeux et reconnaissants après l'orage ». Nous voilà requinqués, aérés, rafraîchis par le grand air ! Il est temps de rentrer à la maison... ou de reprendre conscience qu'on n'en est jamais sorti.

Henry Purcell
King Arthur

Chaleur, allergie à la

C'est efficace comme un sac plein de glace, une climatisation bien réglée ou un voyage au-delà du cercle polaire. Si la chaleur devient accablante, le mieux est d'écouter une musique qui refroidit, même au cœur de l'été quand le thermomètre frôle les 40 °C : cet « air du

froid », sublime chant de basse inséré par Henry Purcell dans son opéra *Le Roi Arthur*. Ce morceau interprété par le « génie du froid » qui surgit des étendues glacées fut inspiré, peut-être, par l'hiver exceptionnel qui gela la Tamise en 1682-1683. La ligne de chant dépouillée, où les syllabes sur une seule note se succèdent comme des traînées de givre, fut popularisée par une célèbre adaptation du regretté Klaus Nomi.

AC/DC

« Thunderstruck »

Chimiothérapie, suivre une

Les précurseurs de la musicothérapie qu'étaient les docteurs Blomet et Roger ont longuement disserté dans leurs ouvrages sur les effets des musiques vigoureuses dans le traitement de maladies psychiques, mais aussi physiques. Si leurs observations prêtent parfois à sourire, quand ils évoquent par exemple l'action bénéfique du tambour sur la migraine, il semble pourtant qu'ils aient fait des émules jusque dans notre époque.

Le magazine *Terrafemina* a publié un article dans lequel sont rapportées les observations d'une équipe de chercheurs de l'université d'Australie du Sud, sur l'utilisation de la chanson « Thunderstruck » du célèbre groupe AC/DC dans le traitement du cancer.